

Séance académique du 20 mai 2026

Éloge funèbre du professeur Jean Nicolas

par Mme Corinne Townley, *membre titulaire*

Monsieur le président,

Chères consœurs, chers confrères

Chères amies, Chers amis,

C'est avec beaucoup de tristesse qu'à la lecture du carnet du journal *Le Monde* du 20 août dernier, nous avons appris la disparition à Paris, à l'âge de 96 ans, de notre confrère Jean Nicolas. On ne peut évoquer sa mémoire sans parler de son épouse Renée. Il a partagé avec elle toutes ses recherches et ont cosigné des publications, notamment *La vie quotidienne en Savoie aux XVIIe et XVIIIe siècles*, parue en 1979¹, ouvrage de vulgarisation inégalé sur les mœurs et coutumes de la Vieille Savoie. Je voudrais également parler de sa sœur Alice, connue sous le nom d'Alice Colanis, secrétaire de la Commission des lois au Sénat mais surtout militante des droits des femmes, proche de Gisèle Halimi et de Simone de Beauvoir.

J'ai eu plusieurs fois la chance de les rencontrer tous les trois au domicile parisien de Jean Nicolas, près du Métro Charonne, au numéro 2 de la cité du Couvent, où étaient reçus dans une simplicité toute protestante mais avec une chaleur particulière tous les Savoyards, de la reine Marie- Josée au plus simple étudiant.

Lors d'un hommage organisé par Frédéric Meyer en mars 2019 à l'Université de Savoie-MontBlanc, Jean Nicolas est revenu sur son itinéraire, de son Ardèche natale en passant par la Sorbonne pour arriver à Annecy en 1952 comme enseignant en classe préparatoire au lycée Berthollet d'Annecy².

¹ Paris, Hachette, 1979, 284 p. Réédition Montmélian, La Fontaine de Siloé, 2005

² Merci à Michel Kerautret qui a bien voulu me communiquer les notes qu'il avait prises au cours de cet hommage.

Né dans un milieu très modeste, il se sentira toujours proche des classes populaires et lorsqu'il entreprend des études supérieures à la Sorbonne dans la deuxième moitié des années 1950, le climat intellectuel est dominé par le marxisme ; l'idéal communiste s'impose à lui comme à ses camarades d'études, tous futurs grands historiens : Michelle Perrot, Jacques et Mona Ozouf, Denis Richet, Maurice Agulhon, Jean Jacques Becker, Emmanuel Leroy Ladurie ou François Furet qui publie en 1995 *Le passé d'une illusion, essai sur l'idée communiste au XXe siècle* qui met un point final à cette espérance collective et utopique. Au demeurant, Jean Nicolas n'a jamais renié cet engagement, peut-être difficile à comprendre aujourd'hui, expliquant qu'il était le produit d'une époque, où le monde était divisé en deux blocs, où les guerres coloniales faisaient rage et où presque tous les maîtres à penser à l'Université étaient communistes.

A l'automne 1961, Jean Nicolas demande un rendez-vous au grand historien d'histoire économique et sociale qu'est Ernest Labrousse pour s'engager dans un doctorat d'Etat qu'il soutiendra en 1976 et publiera en 1978 ; ce seront les deux tomes de *La Savoie au 18^e, noblesse et bourgeoisie*³. Paul Guichonnet qui fait partie de son jury de thèse est formel : « il y a une Histoire de la Savoie avant *La Savoie au 18^e* et il y a une Histoire de la Savoie après *La Savoie au 18^e* ». Ce monument d'histoire sociale et économique de la Savoie d'Ancien régime le hisse aussitôt au statut d'un des tous premiers historiens de la Savoie aux côtés de Jacques Lovie.

Il est, au sens le plus exigeant du terme, un historien savoyard. Non par provincialisme, mais parce qu'il comprend que la Savoie constitue un observatoire privilégié des tensions constitutives de l'Europe moderne : espace de frontières, zone de circulation, territoire d'États composites, laboratoire de relations complexes entre pouvoirs centraux et communautés locales.

Sa grande thèse, *La Savoie au XVIIIe siècle. Noblesse et bourgeoisie*, demeure à cet égard une œuvre fondatrice. À une époque où l'histoire sociale française se structure encore largement autour des grands modèles nationaux, Jean Nicolas choisit un territoire réputé marginal pour en faire un terrain majeur d'investigation historique. Il révèle alors une Savoie bien éloignée des images figées d'une province immobile et alpine : une société traversée de mobilités, de conflits de préséance, de recompositions élitaires et d'ambitions administratives, un espace de négociation permanente avec le pouvoir central, où les communautés, les corps urbains et les élites locales conservent des capacités d'initiative et de résistance considérables.

³ *La Savoie au 18^e siècle. Noblesse et bourgeoisie*, Paris, Maloine, 1978-1979, 2 vol., XVI-XVI-1242 p., 28 cartes, 124 tableaux, 46 figures. Réédition Montmélian, La Fontaine de Siloé, 2003

La noblesse qu'il étudie n'est ni un vestige féodal condamné à l'effacement, ni une caste homogène. Elle apparaît comme un groupe profondément travaillé par les stratégies de service, les logiques d'ascension, les rivalités locales et les rapports ambigus avec l'État piémontais. Quant aux bourgeoisies urbaines — notamment celles de Chambéry ou d'Annecy — elles sont saisies dans leur dynamique propre : officiers, juristes, négociants, administrateurs participant activement à la construction d'un appareil étatique moderne.

Cependant, dès 1973, Jean Nicolas publie dans les *Annales historiques de la Révolution française* un article intitulé « Éphémérides du refus. Pour une enquête sur les émotions populaires au XVIIIe siècle. Le cas de la Savoie »⁴, Sur la période 1650-1792, il recense 234 « émotions populaires » conduisant à des « Carillons, désordres, violences, insultes, complot, attroupement, tumultes, excès, maltraitements, violence, attaque, mutinerie ou émeute » qui secouent les communautés villageoises, trouvant les dîmes excessives, contestant les servis ou le montant de la gabelle, ou refusant la vente des communaux pour payer les affranchissements des droits féodaux ; sans omettre les charivaris qui dégénèrent, la protection des contrebandiers du sel ou du tabac, ainsi que les crises de subsistance du début des années 1790 sous fond de « fermentation des esprits ».

Cet article sera le début d'une grande enquête collective « dans les archives du désordre » puis plus solitaire pendant 20 ans, élargie aux frontières de la France actuelle, permettant ainsi à Jean Nicolas de s'évader de l'univers savoyard. En 1984, il organise et préside à Paris un colloque international sur le thème des « Mouvements populaires et conscience sociale du XVIe-XIXe siècles »⁵ avant de publier en 2002 son deuxième grand œuvre : *La rébellion française. Mouvements populaires et conscience sociale 1661-1789*⁶ qu'il voit comme « un livre de colère et d'espérances » analysant quelque 8500 rébellions plus ou moins violentes, « constituant un mode qui a fait du heurt et de la rupture le principe du changement dans l'espace français ». C'est ainsi que l'œuvre de Jean Nicolas est profondément liée à la compréhension des origines sociales et culturelles de la Révolution française. Son idée centrale est qu'elle ne surgit pas soudainement en 1789 mais qu'elle s'inscrit dans une longue tradition de contestations collectives.

Preuve de leur éclectisme, Jean et Renée Nicolas délaissent provisoirement, en 2004, l'Ancien Régime pour se tourner vers la Haute-Tarentaise des années 1930. En effet en 1990 le photographe Pascal Lemaître retrouve dans les boîtes du patrimoine

⁴ *Annales historiques de la Révolution française*, 1973, p. 593-607, 1974. pp. 111-153.

⁵ Actes du Colloque de Paris 24-20 mai 1984, recueillis et présentés par Jean Nicolas, Paris, C.N.R.S. - Université Paris-VII et Maloigne, 1985, 773 p.

⁶ Paris, Seuil, 2002, 609 p., 28 €.

photographique de la rue de Réaumur à Paris quelque 200 clichés du photographe mondialement célèbre André Kertész pour illustrer un futur roman d'André Lefebvre. Il fait alors appel à Jean et Renée Nicolas pour présenter un ensemble de photographies représentant des habitants du village de Notre-Dame-du-Pré, prises en 1931⁷.

Ce qui frappe rétrospectivement dans toute l'œuvre de Jean Nicolas, c'est la cohérence intellectuelle profonde entre ses recherches savoyardes et ses travaux ultérieurs sur les mouvements populaires. Dès sa thèse, on voit apparaître les thèmes qui structureront l'ensemble de son parcours : l'attention aux corps intermédiaires, aux communautés, aux mécanismes de négociation sociale, aux résistances infra-politiques et aux limites pratiques de l'absolutisme administratif.

Mais il faut également souligner sa méthode. Jean Nicolas appartient à cette génération de chercheurs pour lesquels l'érudition archivistique constitue le fondement. Fonds archivistiques savoyards, piémontais et français, archives organiques du Sénat de Savoie et de la Chambre des comptes, procédures criminelles, archives de Cour et camérales de Turin, archives communales savoyardes.... Il les pratique tous avec une patience et une rigueur qui forcent l'admiration. Il aime d'ailleurs à dire que : « les archives c'est le contraire de la Franc-maçonnerie : il est très facile d'y entrer mais très difficile d'en sortir ! »

Il est impossible ici de citer les dizaines d'articles, préfaces ou collaborations à des ouvrages qu'a écrits Jean Nicolas depuis 1963. On retrouvera dans les *Mémoires et documents* de la Société savoisienne d'histoire et d'archéologie publiés en 2013 la bibliographie exhaustive de Jean Nicolas sur la Savoie⁸, notamment ses nombreux articles parus dans les actes des congrès des sociétés savantes de Savoie. Malheureusement, son discours de réception, prononcé le 19 novembre 2019 alors qu'il est âgé de 91 ans, restera la seule trace de Jean Nicolas dans les *Mémoires de l'Académie*.

Rendre hommage aujourd'hui à Jean Nicolas, c'est évoquer bien davantage qu'un grand historien des révoltes populaires de la France moderne. C'est surtout pour nous rappeler une œuvre décisive qui aura profondément renouvelé notre compréhension de la Savoie d'Ancien Régime, en redonnant à cet espace longtemps perçu comme périphérique toute son épaisseur sociale, politique et culturelle.

⁷ *La Savoie d'André Kertész*, avec Pascal Lemaitre, Montmélian, La Fontaine de Siloé, 2004, 166 p.

⁸ « Impatiences en Savoie à la veille de la Révolution », *Mémoires et documents*, Société savoisienne d'histoire et d'archéologie, n°CXVI, 2013, 143 p.